

Charles Baudelaire et Alphonse Allais, ou comment parler d'Honfleur ... ou pas

Gérard Gengembre

L'idée de cette contribution m'est venue à la lecture d'un article du *Figaro* paru le 3 avril 2021, « Baudelaire à Honfleur, le passager clandestin », à l'occasion du bicentenaire du poète, né le 9 avril 1821.



Il est vrai que Baudelaire, à la demande de sa mère après la mort en 1857 de son beau-père haï, le général Aupick, vint à trois reprises à Honfleur en 1859. Ce dernier y avait en effet acquis une maison en 1855. Située sur la côte de Grâce, elle dominait le port et jouissait d'une vue sur l'estuaire. Charles restera dans ce qu'il baptise la « maison-joujou » du

27 janvier au 28 février, puis de fin avril à mi-juin et enfin quelques jours en décembre.



On sait qu'il y écrit son étude sur Théophile Gautier et des poèmes pour la seconde édition de 1861 des *Fleurs du mal*, d'abord parues en 1857 : « Le Cygne », « Les Petites Vieilles », « L'Albatros », « Le Voyage », où l'on chercherait d'ailleurs en vain quelque mention d'Honfleur. L'on dit, l'on écrit que la cité l'inspira pour « Le Port », qui fait partie du recueil posthume (1869) des *Petits Poèmes en prose*, également intitulé *Le Spleen de Paris*, ces titres étant dus à l'éditeur et non à l'auteur.

Voici ce superbe poème, méditation sur la beauté et la douce mélancolie, qui n'évoque pas précisément Honfleur, comme il est facile d'en juger :

Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie. L'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares, sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser. Les formes élancées des navires, au gréement compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté. Et puis, surtout, il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité ni ambition, à contempler, couché dans le belvédère ou accoudé sur le môle, tous ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir.

Quels écrits de Baudelaire peut-on donc invoquer pour savoir ce qu'il a vu, éprouvé, goûté à Honfleur ? La correspondance et non pas les œuvres littéraires. Quelques citations nous suffiront :

« J'ai, je vous le répète, la très ferme résolution d'aller m'installer à Honfleur » (à son éditeur Poulet-Malassis, le 10 décembre 1858) ;

« Il me tarde sincèrement d'être en dehors de cette maudite ville [Paris] où j'ai tant souffert et où j'ai perdu tant de temps. Qui sait si mon esprit ne rajeunira pas là-bas, dans le repos et le bonheur. [...] Je suis allé voir le local. Il est perché au-dessus de la mer, et le jardin lui-même est un petit décor. Tout cela est fait pour l'étonnement des yeux. C'est ce qu'il me faut. La maison n'est pas dans une rue, elle est dans une situation isolée. » (au même) ;

« Mon installation à Honfleur a toujours été le plus cher de mes rêves » (à sa mère).

Hélas, ce séjour ne lui apportera pas tout ce qu'il en espérait. Si sa mère lui a réservé deux pièces mansardées, un bureau et une chambre donnant sur le port, s'il écrit à Sainte-Beuve que sa « faconde est revenue » et que « la muse de la mer lui convient », s'il fréquente le peintre Boudin, auquel il consacre une superbe critique dans le « Salon de 1859. VII. Le paysage » (*Curiosités esthétiques*), il souffre de la réprobation des Honfleurais à l'encontre d'un personnage sulfureux, ce « Fait-Nul-Bien », qui pourtant ne cherche qu'à se procurer de l'opium pour calmer ses vives douleurs d'estomac liées à la syphilis, et dont il est devenu dépendant. C'est le père du futur Alphonse Allais, pharmacien, qui tente de le satisfaire.

Baudelaire reviendra brièvement à Honfleur en octobre 1860 et en juillet 1865, n'y demeurant que trois mois en tout. En réalité, Honfleur n'aura été pour lui qu'un mirage, tel ces « merveilleux nuages » magnifiés dans les *Petits poèmes en prose* ou ceux de Boudin, « tous ces nuages aux formes fantastiques et lumineuses, ces ténèbres chaotiques, ces immensités vertes et roses suspendues et ajoutées les unes aux autres, ces fournaies béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, fripé, roulé ou déchiré, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu, toutes ces profondeurs, toutes ces splendeurs me montèrent au cerveau comme une boisson capiteuse ou comme l'éloquence de l'opium. » (« Salon de 1859 »).



Aujourd'hui disparue, la maison du général Aupick se trouvait dans l'actuelle rue Alphonse-Allais, ce qui, en sus de l'apothicaire paternel, nous fournit un rapprochement facile, sinon littéraire. Faut-il



présenter Alphonse Allais (1854-1905), né à Honfleur, journaliste, écrivain, humoriste, prince de la loufoquerie ? Sait-on assez qu'il inventa le café soluble lyophilisé dès 1881 ? Connait-on assez son tout petit musée, aujourd'hui au 12 rue des Petites-Bougeries à Honfleur après avoir été hébergé dans une pharmacie qui ferma ses portes en 2018 ? On peut y admirer des pièces uniques, comme le crâne de Voltaire enfant, un morceau authentique de la fausse Croix et une tasse

avec anse à gauche spéciale pour gaucher.

On se délecte sans retenue de ses écrits et ses contes, aphorismes, calembours sont un régal sans mélange, ainsi que son art incomparable des titres ou ses vers holorimes, autrement dit des vers entièrement homophones, dont voici deux exemples fameux :

Alphonse Allais de l'âme erre et se f... à l'eau.
Ah ! l'fond salé de la mer ! Hé ! Ce fou ! Hallo.

Par les bois du djinn où s'entasse de l'effroi,
Parle et bois du gin, ou cent tasses de lait froid.

Cet innocent jeu poétique fut aussi pratiqué par Louise de Vilmorin :

Étonnamment monotone et lasse
Est ton âme en mon automne, hélas !

Quant à ce céléberrissime distique :

Gal, amant de la reine, alla (tour magnanime!)
Galamment de l'arène à la tour Magne, à Nîmes.

il est souvent attribué à Victor Hugo, mais il est dû en réalité au genevois Marc Monnier (1829-1885), évidemment bien moins connu. On ne prête qu'aux riches...

Jean-Pierre Delaune a rassemblé les chroniques et les contes qu'Alphonse Allais consacra à sa ville natale et je vous y renvoie (voir la bibliographie). Citons quelques-uns des jugements prononcés sur Honfleur par son digne fils :

En été, il y fait rudement chaud pour une si petite ville.

Honfleur, l'humble cité où je repose mes membres endoloris par la débauche, serait un séjour charmant s'il n'y avait pas tant de peintres.

Il existe à Honfleur une place où naquirent, à quelques lustres de distance, le vaillant amiral Hamelin et celui qui écrit ces lignes. La postérité jugera.

L'éloquent « à lundi » des Honfleurais en guise d'au revoir, dit bien la nature de ces gens si raisonnables. L'ardeur qu'ils déploient quotidiennement au labeur ne dépasse en rien celle du dimanche. Sage hygiène de vie que je m'astreins à respecter chaque jour.

En guise d'appât, voici un conte honfleurais paru en 1921 dans *À l'œil*, recueil posthume :

FAUSSE MANŒUVRE

Un beau matin, on vit débarquer à Honfleur, arrivant par le steamer du Havre, un grand vieux matelot, sec comme un coup de trique, et si basané que les petits enfants le prenaient pour un nègre.

L'homme déposa sur le parapet le sac en toile qu'il portait et tourna ses regards de tous côtés, en homme qui se reconnaît.

— Ça n'a pas changé, murmurait-il, v'là la Lieutenance, v'là l'hôtel du Cheval Blanc, v'là l'ancien débit à Déliquaire, v'là la *mairerie*. Tiens, ils ont rebâti Sainte-Catherine !

Mais c'étaient les gens qu'il ne reconnaissait pas.

Dame ! quand on a quitté le pays depuis trente ans !...

Un vieillard tout blanc passait, décoré, un gros cigare dans le coin de la bouche.

Notre matelot le reconnut, celui-là.

— Veille à mon sac, dit-il à un gamin, et il s'avança, son béret à la main, honnêtement.

— Bonjour, cap'taine Forestier, comment que ça va depuis le temps ?... Comment ! vous ne me remettez pas ? Théophile Vincent... *la Belle Ida*... Valparaiso...

— Comment ! c'est toi, mon vieux Théophile ? Eh bien ! il y a longtemps que je te croyais *décapelé* ?

— Pas encore cap'taine, ni paré à ça.

Pendant cette conversation, de vieux lamaneurs, des haleurs hors d'âge s'étaient approchés, et à leur tour reconnaissaient Théophile.

Vite il eut retrouvé d'anciens amis.

Et ce fut des : Et un tel ? — Mort. Et un tel ? — Perdu en mer. Et un tel ? — Jamais eu de nouvelles.

Quant à la propre famille de Théophile, la majeure partie était *décapelée*, comme disait élégamment cap'taine Forestier.

Deux nièces seules restaient, l'une mariée à un huissier, l'autre à un cultivateur, tout près de la ville.

Théophile, que trente ans de mers du Sud avaient peu disposé à la timidité, ne se laissa pas influencer par les panonceaux de l'officier ministériel.

Son sac sur le dos, il entra dans l'étude.

Un seul petit clerc s'y trouvait, très occupé à transformer en élégante baleinière une règle banale.

Théophile considéra l'ouvrage en amateur, donna à l'enfant quelques indications sur la construction des chaloupes en général et des baleinières en particulier, et demanda :

— Irma est-elle là ?

— Irma, fit le clerc, interloqué.

— Oui, Irma, ma nièce.

— Elle déjeune là.

Sans façon, Théophile pénétra. On se mettait à table.

— Bonjour, Irma ; bonjour, monsieur. C'est pas pour dire, ma pauvre Irma, mais t'as bougrement changé, depuis trente ans. Quand je t'ai quittée, t'avais l'air d'une rose mousseuse, maintenant on dirait une vieille goyave.

Le mari d'Irma faisait une drôle de tête. Un sale type le mari d'Irma, un de ces petits rouquins, mauvais, rageurs, un de ces aimables officiers ministériels dont le derrière semble réclamer impérieusement le plomb des pauvres gens.

Irma non plus n'était pas contente.

Bref, Théophile fut si mal accueilli, qu'il rechargea son sac sur ses épaules et revint sur le port.

Il déjeuna dans une taverne à matelots, paya des tournées sans nombre et se livra lui-même à quelques excès de boisson.

Le soir était presque venu lorsqu'il songea à rendre visite à Constance, sa seconde nièce.

Une femme des champs, pensait-il, je vais être accueilli à bras ouverts.

Quand il arriva, tout le monde dévorait la soupe.

— Bon appétit, la compagnie !

Constance se leva, dure et sèche :

— Qué qu' vous voulez, vous, l'homme ?

— Comment ! tu ne me reconnais pas, ma petite Constance ?

— Je n' connais pas d'homme comme vous.

— Ton oncle Théophile !...

— Il est mort.

— Mais non, puisque c'est moi.

— Eh ben ! c'est comme si qu'il était mort. Avez-vous compris ?

Théophile, en termes colorés et vacarmeux, lui dépeignit le peu d'estime qu'il éprouvait pour elle et sa garce de famille.

Et il s'en alla, un peu triste tout de même, dans la nuit de la campagne.

Il acheva sa soirée dans l'orgie, en société de vieux mathurins, d'anciens camarades de bord.

Et quand la police, à onze heures, ferma le cabaret, tout le monde pleurait des larmes de genièvre sur la déchéance de la navigation à voiles.

On ne parlait de rien moins que d'aller déboulonner un grand vapeur norvégien en fer qui se balançait dans l'avant-port, attendant la pleine mer pour sortir.

En somme, on ne déboulonna rien et chacun alla se coucher.

La première visite de Théophile, le lendemain matin, fut pour un notaire.

Car Théophile était riche.

Il rapportait de là-bas deux cent mille francs acquis d'une façon un peu mêlée, mais acquis.

Le bruit de cette opulence arriva vite aux oreilles des deux nièces.

— J'espère bien, mon petit oncle... dit Irma.

— N'allez pas croire, mon cher oncle... proclama Constance.

D'une oreille sceptique, Théophile écoutait ces touchantes déclarations.

À la fin, obsédé par les deux parties, il décida cette combinaison :

Il vivrait six mois chez Constance, à la campagne, et six mois chez Irma, à la ville.

Le dimanche, les deux familles se réuniraient dans un dîner où la cordialité ne cesserait de régner.

Or, un dimanche soir, de son air le plus indifférent, Théophile tint ce propos :

— On ne sait ni qui vit, ni qui meurt...

Les oreilles se tendirent.

— ... J'ai fait mon testament...

— Oh ! mon oncle !... protesta la clameur commune.

— Comme ça m'ennuyait de partager ma fortune en deux, je ne l'ai pas partagée.

Une mortelle angoisse déteignit sur tous les visages.

— Non... je ne l'ai pas partagée... je la laisserai tout entière à celle de mes deux nièces chez laquelle je ne mourrai pas. Ainsi, une comparaison : je claque chez Irma, c'est Constance qui a le magot, et *vice versa*.

Cette combinaison jeta les deux familles dans la plus cruelle perplexité. Devaient-ils se réjouir ou s'affliger ?

Finalement, chacun se réjouit, comptant sur sa bonne étoile et sur les bons soins dont on entourerait l'oncle aux œufs d'or.

Comme c'était l'été, Théophile logeait chez Constance, à la campagne.

Même à Capoue, les coqs en pâte se seraient crus en enfer, comparativement au bien-être excessif dont on entourait Théophile.

Et Théophile se laissait dorloter, s'amusant beaucoup sous cape.

Ce qui le délectait davantage, c'était de voir pousser son ventre.

Lui qui avait toujours blagué les *gros pleins de soupe* se sentait chatouiller de plaisir à l'idée d'avoir un bel abdomen et d'avance se promettait une grosse chaîne en or avec des breloques pour mettre dessus.

Le beau temps cessa vite cette année, et Théophile prit ses quartiers d'hiver chez Irma.

Mais la ville, ce n'est pas comme la campagne. Les tentations ! Les femmes !

Théophile était en retard pour les repas. Quelquefois même il ne rentrait pas pour dîner.

Un jour, même, il découcha.

Irma s'inquiéta et, conduite par cette admirable délicatesse dont Dieu semble avoir pourvu exclusivement les femmes, elle attacha à sa maison une bonne, une belle bonne, appétissante et pas bégueule.

L'idée était ingénieuse.

Et pourtant, elle ne réussit pas.

Car, trois mois après, Théophile épousait la belle bonne appétissante et pas bégueule.

Bibliographie

Baudelaire Charles, *Lettres à sa mère, 1834-1866*, correspondance établie, présentée et annotée par Catherine Delons, Éditions Manucius, coll. « Littéra », 2017.

Mathieu Caroline, « Baudelaire, Boudin : rencontres esthétiques et amicales à Honfleur », dans *Impressionnisme et littérature*, sous la dir. de Gérard Gengembre, Florence Naugrette et Yvan Leclerc, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2012, p. 47-50.

Pichois Claude et Ziegler Henri, *Charles Baudelaire*, Paris, Fayard, 1996.

Allais Alphonse, *Oeuvres complètes*, éd. François Caradec, La Table ronde, 1964-1970, reprises dans *Oeuvres anthumes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2018 et *Oeuvres posthumes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990.

Édition numérique : *Oeuvres complètes*, Arvensa éditions, 2019.

Albert-Sorel Jean, « Alphonse Allais à Honfleur », *Hommes et Mondes*, n° 98, septembre 1954, p. 262-267.

Delaune Jean-Pierre, *Alphonse Allais et Honfleur*, Nonant, Orep éditions, 2021.

Loriot Jean-Yves, « Honfleur, là où Alphonse...allait ! », dans Lâiné Marie-Odile, *Le Calvados des écrivains*, Éditions Alexandrines, coll. « Sur les pas des écrivains », 2014.